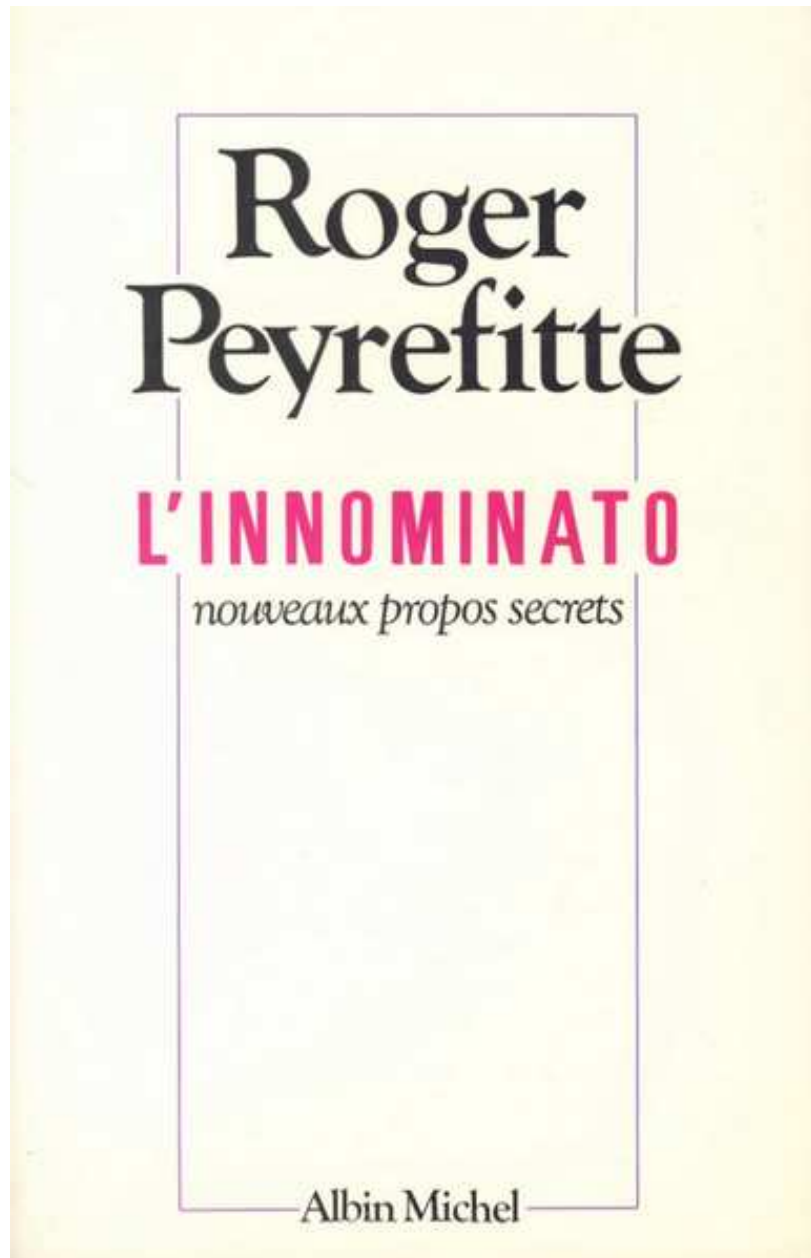


L'Innominato

nouveaux propos secrets

Roger Peyrefitte



Editions Albin Michel, mars 1989, ISBN : 2226034927

Quatrième de couverture

« Je suis l'Innominato – l'Innommé – comme le seigneur dévoyé dont le nom n'est pas mentionné dans Les Fiancés de Manzoni. »

Parce que Roger Peyrefitte sent le soufre, certains croient habile de s'écarter de lui ou d'affecter l'ignorance. Comme si l'un de nos plus admirables prosateurs pouvait être contourné simplement parce que son refus du conformisme heurte, que ses indiscretions choquent, que sa franchise trouble.

Roger Peyrefitte n'est pas seulement l'Innominato, il détaille, dans cette suite à ses Propos secrets, ce qui ne se raconte jamais, le non-dit des dessous de la vie parisienne : celle de l'Académie comme celle de la politique, de l'aristocratie et d'alcôves roturières.

Cette plongée dans les coulisses de la vie mondaine de la capitale n'est-elle pas une manière d'honorer une ville qui, seule au monde, « ait formé un mot dérivé dont le sens est indéfinissable : le parisianisme ».

EXTRAIT

chapitre 4

Homosexualité

Je me demande si Mme de Grignan n'a pas mis un peu de malice dans les deux vers que cite d'elle sa mère, Mme de Sévigné, (9 septembre 1671) : « Dieux ! que j'aime la tigrerie ! – C'est le métier des beaux esprits. » Ce mot de « tigrerie » qu'elle a forgé pour désigner « une colère de tigre », ressemble comme un frère à celui de « bougrerie ». Ce n'est pas que je veuille faire entendre qu'il suffit d'être bougre, c'est-à-dire homosexuel, pour avoir de l'esprit ; mais on sait que la liste est inépuisable des grands hommes qui ont pratiqué l'amour masculin, en même temps, souvent, que le féminin.

Lors d'une émission récente à France-Inter, avec Marcel Jullian, sur le film « la Cage aux folles », Jullian s'excusait, à la fin, que l'émission suivante fût consacrée au scoutisme. Cela n'a permis de dire que le fondateur même du scoutisme, Baden-Powell, était pédéraste. Au cours de l'amusante discussion que nous avons eue, Jean-Claude Brialy et moi, sous les auspices de notre hôte, le plus charmant des acteurs a raconté deux histoires par lesquelles je veux inaugurer ce chapitre. La Première lui fut rapportée par Cocteau. Il citait un journaliste de jadis qui, ayant vu Rimbaud au bras de Verlaine à la Comédie-Française, écrivit le lendemain : « Le grand poète Verlaine, à son bras Mlle Rimbaud. » Cela prouve bien l'incompréhension du « vain » public sur ce problème, car, si nous en croyons les confidences de Verlaine dans ses Poèmes libres, il fallait peut-être renverser l'ordre des choses et dire : « Madame Verlaine, au bras de Monsieur Rimbaud. » La seconde histoire concerne le général de Gaulle et Maurice Escande. Lorsqu'il fut question de nommer celui-ci administrateur de la Comédie-Française, dont il était doyen, le général, à qui une bonne langue crut bon de faire allusion aux mœurs de Maurice, passa outre et signa la nomination. Cependant, quelque temps après, sortant, avec la générale, d'une représentation de Nicomède, il demanda tout à coup à Maurice Escande, qui l'avait accompagné jusqu'à sa voiture : « J'oubliais de vous demander des nouvelles de Madame. » C'était évidemment une petite plaisanterie du général. Mais il n'eut pas le dernier mot, car l'administrateur répondit du tac au tac : « Mon général, Madame Escande, c'est moi. » Maurice m'avait raconté qu'il n'y avait pas de jeune acteur du Français qui n'eût passé d'abord dans son lit...

La première fois que j'eus le plaisir de rencontrer, dans un dîner, le prince Charles-Antoine de Ligne, je lui demandai s'il était au courant des mœurs de son illustre ancêtre, Charles-

Joseph, l'un des hommes les plus exquis du XVIII^e siècle, que je venais de porter aux nues. Il me répondit par un sourire. Au vrai, nous avons les propres aveux de Charles-Joseph. Il écrit, parlant de ses « préludes pédagogiques » : « Je me regardais sans cesse au miroir et je me trouvais aussi joli que tout le monde disait... » (Un de ses précepteurs français, le chevalier de Saint-Maurice, le lui disait tellement qu'on dût l'en séparer.) « L'amour pour Alexis dans Virgile et pour Ligurinus dans Horace, me donnait bien à penser. Un M. de Rodoan ; mon camarade de manège, un enseigne qui monta une première garde avec moi, et puis un prince Mentchikoff, m'apprirent plus là-dessus ensuite que je n'en voulais savoir. » Cette restriction ne nous permet pas moins d'imaginer ses aventures postérieures, si j'ose dire, à la cour de Frédéric II, qui l'adorait, à la cour de France, où il fut un des intimes de Marie-Antoinette, et à celle de Catherine de Russie. Un de ses ouvrages, rarissime, *Sens devant derrière*, retrouvé dans les papiers de son château de Beloeil, et imprimé à la fin du XIX^e siècle à soixante-dix exemplaires, dont je possède un, prouve son intérêt constant pour tout ce qui touche la pédérastie, sans compter un de ses poèmes sur la *Masturbation*, inspiré de l'Ode à Priape. Enfin, un autre livre de lui, non moins rare, *Supplément à Apprius*, (anagramme de Priape), n'est qu'un tissu d'obscénités sur les ébugors (bougres), les gémidoches (godemichés), les brularnes (branleurs), les chedabars (bardaches), le roi Lucanus (anus), etc. Il y a, dans ce texte, une jolie phrase sur les « courtisans de Lucanus », que j'avais insérée dans *l'Exilé de Capri* et qui est un aveu, quand on n'ignore pas que les livrées de Charles-Joseph étaient roses : « Ils ont toujours... un ruban couleur de rose je ne sais où, qui se fait voir je ne sais comment ! » Le prince de Ligne mérite donc de figurer au nombre des homosexuels célèbres. Ses descendants sont de trop grands seigneurs pour s'en offusquer. La première de ses lettres à la marquise de Coigny, lorsqu'il accompagna Catherine II en Crimée, contient deux passages ravissants, qui me semblent un aveu supplémentaire : «... Savez-vous pourquoi je vous regrette, madame la marquise ? C'est que vous n'êtes pas une femme comme les autres et que je ne suis pas un homme comme un autre... Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon (elle avait vingt ans) et c'est ce que je regrette le plus... »

Voltaire, dont les vers de la Pucelle célèbrent les fesses d'un beau page, après celles d'Ephestion, de César et d'Antinoüs, a répété un peu la même idée dans le *Dictionnaire philosophique*, sous une forme plus frappante par son obscénité : « Ce sont ces deux trous (c'est-à-dire le con et le cu) qui ont produit les plus grands événements. Troie périt pour l'un, Alexandre et Adrien ont érigé des temples à l'autre. » C'est d'ailleurs pourquoi il a inséré cette incontestable vérité dans une subdivision de l'article *Ignorance*.

Le duc de Choiseul, qui fut un des derniers protecteurs de Voltaire, appartenait, lui aussi, à l'ordre de la manchette. La référence se trouve dans le livre de Charles Nisard, les *Ennemis de Voltaire* (1853), à propos de Fréron : ce duc, protégeait aussi ce journaliste parce qu'ils avaient été ensemble au collège de Clermont, où Fréron, d'après Voltaire lui-même, avait eu pour lui. « les complaisances les plus infâmes. » Un gentilhomme poitevin qui s'occupe d'histoire et de généalogie, Bernard de Larquier, vient de découvrir une vérité qui fait l'éloge de sa science et qui éclaire d'un jour nouveau une partie de l'histoire du monde. Entre autres ouvrages, il avait publié une magnifique biographie, préfacée par le prince Emmanuel de Broglie, *Dictionnaire de Broglie et du vaisseau La Victoire* (1777) : ce vaisseau français, le premier qui traversa l'Atlantique pour aller au secours des Américains, était censé affrété par le marquis de La Fayette, alors âgé de dix-neuf ans, mais l'était en réalité par les soins du comte Charles-François de Broglie, marquis de Ruffec, qui avait dirigé pendant vingt ans le cabinet secret de Louis XV, puis, qui dirigea, jusqu'à sa mort, en 1781, celui de Louis XVI et qui était un insigne chevalier de la manchette. Ceux qui l'entouraient, quels que fussent leur âge et leur condition, se distinguaient par les mêmes mœurs et par la beauté. Le *Dictionnaire Broglie* contient la généalogie de toutes les familles, y compris celle des Larquier, qui contribuèrent à financer l'achat et l'expédition de ce navire, nef *Argo* de l'Indépendance américaine. Or, l'auteur a publié La Fayette, usurpateur du vaisseau *La Victoire*, où il passe au crible les membres de l'entreprise. Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, a « usurpé » ce vaisseau, car malgré sa fortune, dont il ne pouvait disposer en tant que mineur, il ne versa rien du tout. C'est déjà une découverte extraordinaire, mais une

autre, qui avait échappé à ses historiens, est que le futur « héros des deux mondes » était un agent des services secrets : les archives des Affaires étrangères indiquent les sommes qu'il a touchées. Encore plus extraordinaire la découverte de ses mœurs. Larquier prouve d'abord celles du maître d'œuvre, le comte de Broglie, marquis de Ruffec, marié à quarante ans : une note de police déclare qu'on ne lui a connu « aucune liaison féminine », mais une longue intimité avec un jeune Allemand nommé Kalb, fils d'aubergiste, qu'il a ramené de Bavière à seize ans et, de sa propre autorité, nommé baron. Et ce Kalb accompagnera La Fayette en Amérique. La Cour était au fait du nombre des mignons du comte de Broglie, marquis de Ruffec : l'un d'eux, Alexandre du Boismartin, âgé de dix-sept ans, invité dans son château de Ruffec, mourut d'épuisement physique un an après. J'ajouterai ici une contribution personnelle : *la Correspondance secrète de Marie-Thérèse et du comte de Mercy-Argenteau*, (son ambassadeur à Paris), parle de ce comte de Broglie, dont le service autrichien d'espionnage avait percé le chiffre ; l'ambassadeur écrit à l'impératrice qu'il faisait de longs séjours dans son château de Ruffec, « à deux cent quarante lieues de Paris (en Angoumois) », sans doute pour être plus libre de sa vie privée. Mercy donne ensuite ce détail extraordinaire : « Pendant les absences du comte de Broglie, on remet toutes les semaines chez lui (à l'un de ses deux hôtels, rue de Bellechasse ou rue Saint-Dominique) une boîte fermée à clé et qui contient des lettres. Cette boîte est portée à sa terre de Ruffec par un exprès, que le comte expédie dans la même semaine avec « ses réponses. » (Lettre de Compiègne, 24 juillet 1771.) Marie-Thérèse aimait ce personnage qui, brillant militaire, lui avait été envoyé lorsque Frédéric II eut envahi la Bohême en 1757 et qui, ayant réorganisé l'armée, permit au maréchal autrichien Daun de gagner la bataille de Kollin et de délivrer Prague. L'impératrice lui donna son portrait enrichi de diamants.

Le jeune homme que le comte de Broglie, entre ses dépêches secrètes, avait fait mourir d'épuisement, était le frère cadet de François-Augustin Martin du Boismartin, capitaine et chevalier de Saint-Louis, et de Guy-Martin du Boismartin, l'un et l'autre héros de l'Indépendance américaine. Ils étaient tous trois fils d'un fermier général de ce nom qui avait eu vingt-trois enfants, – le premier, François-Augustin, facilita l'acquisition du vaisseau la Victoire, et le second, Guy, avait été le très cher secrétaire du comte de Broglie, marquis de Ruffec. Il était en outre trésorier du secret du roi. Or, le secret du roi, sous Louis XVI, n'avait pas d'autre but que la participation de la France à la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique. On peut dire, par conséquent, que le point de départ de cette indépendance qui a changé le cours de l'histoire, est un chapitre glorieux de la sodomie.

Bernard de Larquier a la certitude que tous ces gentilshommes étaient « au poil et à la plume » – Gilbert de La Fayette, véritable Adonis, avait été marié à dix-sept ans, mais n'avait consommé son mariage que deux ans après. Tous avaient des relations soit entre eux, dans les camps, soit avec leurs valets de chambre, suivant l'usage de l'époque. Broglie-Ruffec les enrôlait d'autant plus volontiers qu'il avait avec eux ce lien supplémentaire. J'ai appris dans ce livre qu'il était mort en 1781 à Saint-Jean-d'Angély et qu'il avait été enterré dans l'église, restée inachevée. Je ne me doutais pas, quand je suis allée recueillir en cette ville le prix Agrippine d'Aubigné que je foulais la tombe (violée sous la Révolution) d'un des plus célèbres pédérastes du XVIIIe siècle.

Le journal tenu par François-Augustin du Boismartin sur les pérégrinations du beau La Fayette jusqu'à son embarquement, notait que, dans une auberge près de Saint-Jean-de-Luz, il avait « couché avec un serviteur » ; puis, le temps aidant, le « serviteur » fut changé en « servante ». Larquier est convaincu que la beauté de Gilbert fut appréciée par Washington, qui n'épousa que très tard une veuve, pourvue de fils, et qui passait les nuits sous sa tente avec le jeune officier français. Enfin, La Fayette acheta « de beaux noirs » et ramena en France « un bel Indien » comme domestique.

L'auteur m'avait donné à lire les bonnes feuilles de son livre, en me réservant la surprise de le voir préfacé par notre défunt duc de Castries. C'est tout naturel, puisque cet académicien avait publié un *La Fayette*, et qu'il était président des Cincinnati de France. Le feu duc rend un juste hommage à l'auteur pour les recherches et les découvertes qu'il a faites, mais se garde de la moindre allusion à la vie privée. L'histoire officielle passe toujours muscade sur

ce sujet-là, réputé scandaleux. En revanche, il est naturel que j'aie accepté de préfacer la nouvelle édition de ce livre remarquable.

Larquier n'a guère reçu d'éloges des descendants de La Fayette : une petite-fille du marquis lui a écrit qu'elle « ne discute pas, ne nie pas », mais qu'« un homme bien né ne révèle pas un secret de famille ». C'est donc un aveu indirect de la vérité. Mais, à l'inverse, cet autre petit-fils de La Fayette qu'était le marquis de Lasteyrie, (Louis, dit Lolotte), doit se réconcilier dans les champs Élysées avec cet aïeul qu'il détesta. Le général, qui avait été initié à la franc-maçonnerie en 1782, est le seul bisexuel statufié à Paris. C'est un commencement.

L'acharnement à cacher tout ce qui concerne l'homosexualité, montre bien que l'apparent libéralisme dans l'appréciation publique de ces choses est un leurre et impose aux esprits libres le devoir de battre ce fer jusqu'à leur dernier jour. Il n'y a pas moyen d'échapper à l'histoire et de faire durer à jamais des tentatives d'obscurcissement. Un des abonnés de « l'Intermédiaire des chercheurs et curieux » ayant demandé s'il y avait eu des amiraux homosexuels, j'ai répondu qu'il n'y en avait pas eu à ma connaissance (depuis, ce lecteur a signalé le duc de Joyeuse, mignon d'Henri III qui le fit aussi amiral) ; que, toutefois, deux officiers de marine, qui n'étaient pas devenus amiraux, mais académiciens, Pierre Loti et Claude Farrère, avaient pratiqué ces mœurs-là. Un autre abonné m'a répondu qu'il s'étonnait au moins pour Claude Farrère, parce que celui-ci avait été marié. *Risum teneatis, amici...* Dans ma réplique, j'ai cité un mot que me dit quelquefois Jacques de Ricaumont lorsque nous découvrons des personnages insoupçonnés et insoupçonnables qui chassent « au poil et à la plume » : « Nous aurons bien des surprises dans la vallée de Josaphat. » La double sexualité est innée dans la nature humaine, aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Et l'on ne cesse de faire des découvertes dans cette liste, toujours ouverte, des homosexuels célèbres, dont certaines sont bouleversantes.

Jean Chalon m'a signalé le *Balzac*, publié en 1986 par Pierre Citron, ancien professeur à la Sorbonne. Cet universitaire part de cet extrait d'une des *Lettres à la présidente*, de Théophile Gautier (19 octobre 1850) : « Il y a en outre à Florence des pédérastes vagues, où l'on pourrait trouver à loger son ver, si l'on avait les goûts de Balzac. » Il ajoute ce commentaire : «Gautier semble surtout souligner que Balzac avait bien des goûts à ses yeux bizarres, hétérosexuels ou homosexuels, mais pas celui des jeunes filles ni des jeunes femmes, qui plaisent en général aux hommes. Il reste que Balzac a pu être taxé sans invraisemblance, par un homme qui le connaissait bien, d'ambivalence sexuelle. [...] Son ami Henri de Latouche, misogyne séparé de sa femme ("de biens et de corps", disait-il), et qui a édité les *Œuvres* d'André Chénier, avait fait paraître en 1829 *Fragoletta*, héroïne hermaphrodite de son roman le plus célèbre. Il eut pour Balzac une amitié assez ardente, à en juger par leur correspondance. La brouille entre eux, vers 1830, fut aussi brusque qu'une crise passionnelle et n'a pas été bien expliquée. On peut relever dans ces lettres des phrases assez curieuses, comme celle-ci, de Latouche à Balzac, en octobre 1828 : "Vous qui m'envoyez faire foutre apparemment parce que l'amitié est femme et que vous me prenez moi-même par le sentiment que j'ai pour vous, venez donc vous faire foutre ici, et au plus vite. » Pierre Citron parle ensuite d'Eugène Sue, autre correspondant un peu bizarre de Balzac : « Il y a ses lettres extravagantes, avec leur formule finale : « À vous d'orteil si vous pouvez, sinon de glande pinéale [...] À vous de périnée [...] J'admire votre prépuce et je suis le vôtre... » Il y a aussi les lettres que Balzac lui a adressées et dont le style parodie celui du roman populaire. Dans la première, qui date du 5 octobre 1831, on lit : « Vous ne vous souvenez guère de moi, ingrat, et vous croyez que parce que je vous critique sur le pied du lit » (il a ensuite rayé ces cinq derniers mots) « je ne vous défends pas *coram populo*. Oh, oh, erreur et horreur ! Un jour, tu me connaîtras mieux, grand scélérat. Tout à toi, monstre. Tout à vous, Monsieur. Amitiés. » La seconde, du 18 novembre 1832, se termine par : « Comment va l'amour ? la marine et la joie ? » Dans sa réponse, Sue appelle Balzac à son tour : « Monstre que vous êtes ». Et M. Citron de conclure très honnêtement : « Toutes ces formules peuvent comporter des explications fort innocentes, y compris "sur le pied du lit", mais alors pourquoi Balzac a-t-il rayé ces mots ? »

Est-ce que Valéry Giscard d'Estaing dira toujours son vœu d'avoir voulu écrire *Madame Bovary*, lorsqu'il saura que Gustave Flaubert ne s'intéressait pas seulement aux dames ?

Les Lettres orientales de Flaubert à Louis Bouiliez, qu'il appelle « inestimable bougre », en sont une preuve sans réplique. « Au Caire, dit-il, on avoue la sodomie, on en parle à table d'hôte... Nous avons regardé comme un devoir de nous livrer à ce genre d'éjaculation... C'est aux bains que cela se pratique. On retient le bain pour soi... et on enfle son gamin dans l'une des salles... Mon Kellak me frottait doucement, lorsque, étant arrivé aux parties nobles, il a retroussé mes boules d'amour en me les nettoyant, puis continuant à me frotter la poitrine de la main gauche, il s'est mis de la droite à tirer sur mon vit et, le polluant par un mouvement de traction, s'est alors penché sur mon épaule en me répétant : "Bakchich, bakchich..." Tu me demandes si j'ai consommé l'œuvre des bains. Oui, et sur un jeune gaillard gravé de la petite vérole et qui avait un énorme turban blanc. Ça m'a fait rire, voilà tout. Mais je recommencerai. Pour qu'une expérience soit bien faite, il faut qu'elle soit réitérée. » Ailleurs, il dit : « Rien n'est beau comme l'adolescent de Damas. Il y a des jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui sont magnifiques. »

On a découvert que la fameuse Eleanor Roosevelt avait eu une liaison saphique avec Laurence Hickok, révélée par la publication d'une correspondance, à la grande fureur de la gauche américaine, qui l'admirait, et à la grande stupeur de son fils. « Quelle chance que tu ne sois pas un homme ! » dit Eleanor dans une de ses lettres. On n'imagine pas qu'elle ait jamais écrit à Franklin Delano Roosevelt, son époux : « Quelle chance que tu ne sois pas une femme ! »

Il y a l'obscurcissement des mœurs ; il y a aussi celui des œuvres. Mon fidèle correspondant agenois, Béchade-Labarthe, m'a envoyé les *Bucoliques* de Virgile, traduites en vers français par un anonyme du début du XIXe siècle, qui a voulu compléter la traduction des *Géorgiques*, faite par l'abbé Delille. La fameuse *Églogue II*, que Voltaire définissait « la pédérastie enseignée à la jeunesse » et qui troubla le jeune prince de Ligne, commence ainsi : « Le berger Corydon brûlait pour Lycoris. » On a travesti « le bel Alexis » en Lycoris, comme dans le journal manuscrit relatif à La Fayette, « le serviteur » en « servante ». C'est un comble. « Ô cruel Alexis, tu ne te souviens pas de mes chants », devient : « Cruelle ! Quoi ! mes chants n'ont pu vous attendre ! » Mais il y a un autre comble : dans les notes qui suivent, on abandonne la supercherie pour parler, non plus de Lycoris, mais de Corydon qui « cherche à exciter la jalousie d'Alexis ». Le margouillis de la pudeur est complet.

Il y a, dans la *Vie Satire* de Perse, des vers que j'avais notés jadis à cause de leur force et de leur crudité : « ... Pour qu'un jour ton triste petit-fils, gonflé de foies d'oie, — Sa verge morose palpitant sur son ventre volage, — Pisse dans une vulve patricienne. » La collection Guillaume Budé des Universités de France traduit ainsi : « ... Pour que, plus tard, ton sacrifiant de petit-fils, rassasié de foies d'oie, — Quand voudront se dégorger ses désirs blasés promenés çà et là, — Se satisfasse aux dépens d'une patricienne » ! Honte au sérieux universitaire, qui masque la vie, qui masque le passé, qui dévirilise.

La mort de Genet, due seulement à son âge et à son épuisement physique, doit trouver sa place dans ce chapitre de l'homosexualité, dont il a été à la fois une illustration et un repoussoir. Ne l'ayant rencontré qu'une fois, je ne pouvais, certes, le faire figurer dans celui des « amis disparus ». Vous savez que j'ai toujours été absolument imperméable à son talent. J'ajoute que son physique était à l'image de son œuvre. Il me rappelait cette phrase de Balzac : « Un de ces êtres que la nature ébauche en parias et que la société finit en galériens... » Mais je comprends que son enfance abandonnée et ses longues prisons, auréolées d'un livre de Sartre, l'aient rendu le héros de beaucoup d'homosexuels. Hugo Marsan a déclaré dans « le Gai Pied » que, si ce magazine émettait l'idée d'avoir « son auteur », ce serait Genet qu'il choisirait.

« Il est des morts qu'il faut qu'on tue. » Genet est l'un de ceux-là. Il faut au moins, en respectant ses tristes cendres, dégonfler la baudruche, dénoncer ce bluff que je n'hésite pas à qualifier de monstrueux – et l'on se doute bien que ce n'est pas pour des raisons morales. Dans *Des Français*, j'ai cloué au pilori « le bluff Gallimard », parrainant des écrivains qui s'encensaient les uns les autres, avec le soutien de « la N.R.F. », la plus grande revue d'avant-guerre. Le même bluff Gallimard a continué, après la guerre, autour de Sartre ; ce qui fait que Genet a bénéficié, pour se donner une certaine importance, à la fois du tremplin N.R.F., un peu amoindri, et surtout du tremplin Sartre, alors à son apogée.

De retour des États-Unis, dans les années 55, feu mon ami Anne de Biéville m'avait dit : « Vous ne pouvez pas savoir, c'est tout juste s'il n'y a pas une chaire consacrée à Genet dans les universités américaines. On ne parle que de lui. » Quand j'y suis allé, dix ans plus tard, j'ai constaté le même engouement. Dans la principale librairie de Berkeley, étaient exposés la plupart de ses livres, traduits en américain, et barrés d'une bande rouge : « *Sex and Crime* ». Tout ce qu'il faut pour attirer les lecteurs d'un tel pays... En France, on s'est déjà aperçu que ses pièces étaient inaudibles. On s'apercevra que ses livres sont illisibles, mis à part quelques beaux vers.

La mort amplifiant toutes les farces, la farce Genet continue. Telle m'apparut la vente du *Journal d'un voleur*, à supposer qu'il s'agisse du manuscrit authentique, puisque Genet passait son temps à recopier le même texte, qu'il vendait aux amateurs comme original. J'avais appris ce détail par Pierre Lazareff. Genet était allé le trouver : « Mon cher Pierre, je n'ai plus un sou, je crève de faim. Voici le manuscrit de *Notre-Dame-des-Fleurs*. Pouvez-vous m'en donner deux cent mille francs ? » Lazareff a donné l'argent. Il a su ensuite que dix manuscrits du même ouvrage circulaient dans Paris. Je me souviens que naguère, à l'occasion de ses cinquante ans, une amie, Mme Christian Lazard, avait organisé une grande réception. Comme elle admirait les *Amitiés particulières*, j'avais recopié pour elle une page du manuscrit, en respectant les corrections. C'était un cadeau, sans aucun rapport avec les roueries de Genet.

On a prétendu que l'acheteur américain du *journal d'un voleur* était une fondation « gay » ; mais j'ai appris depuis lors que c'était un nommé Frederik K. Koch, fils d'un « pétrolier » du Kansas, que j'ai connu à New York et qui est bien le garçon le plus distingué du monde. Il patronne le festival de Spoleto, étant grand amateur de ballets. Cela me confirme ce que j'ai toujours observé : le prestige que revêtent aux yeux des « tantouzes » richissimes, les voyous, les escrocs, les repris de justice, les loubards, les anciens bagnards. Proust – autre bluff de la Maison Gallimard – évoque « le prince, sortant de chez la duchesse, et qui a rendez-vous avec l'apache ». Léonor Fini, adoratrice de Genet, m'a raconté dans le temps, qu'il a été entretenu pendant des années par un milliardaire suisse, archidrogué, archihomosexuel, archivérolé, archidécadent, qu'il pillait sans scrupule en dehors de l'argent qu'il en recevait. Il arrivait parfois que le pilleur fût pillé à son tour, si j'en crois cette histoire que Jean Cau raconte dans un recueil de portraits. Un jour qu'il sortait du restaurant avec Genet, celui-ci mit brusquement la main à sa poche : « J'avais deux cent mille francs de Gallimard (deux mille francs d'aujourd'hui), on me les a volés ! Ce salaud de serveur, que j'ai regardé parce qu'il était beau garçon, m'a fait les poches. » Ils reviennent dare-dare dans le restaurant. Genet saisit le garçon par son revers : « Rends-moi mon fric ! » L'autre, tout honteux, s'exécute. Genet, hilare et royal, lui en laisse la moitié. Il avait reconnu l'un des siens.

La seule chose de Genet que j'admire, c'est son culot d'avoir envoyé un Maghrébin de quinze ans à sa place pour toucher, d'un air rigolard, l'argent du Grand Prix des Lettres que lui décerna Jack Lang, ministre de la Culture. Ce dernier avait malgré lui la mine dégoûtée et le bassin un peu tordu, comme le montre une photographie du « Gai Pied » sur cette étrange cérémonie. Quel mépris superbe, je l'avoue, affichait ainsi Genet pour cette société qu'il rejetait et qui lui courait après ! À la provocation du gouvernement socialiste qui couronnait un repris de justice, il répondait par une provocation plus grande. Et en même temps, quelle insolence d'étaler ainsi ses goûts devant un ministre qui, certes, était fait pour les comprendre ! Cette histoire m'évoque sa rencontre avec le marquis de Cuevas, qui l'avait invité à déjeuner chez Laurent, aux Champs-Élysées. Au bout d'un moment, Genet, exaspéré par cet autre milliardaire « flaireur de voyous », se leva en renversant la table et partit en s'écriant : « Quel con ! » Voilà le Genet que j'aime, mais ce n'est pas l'écrivain.

Quoi qu'il en soit, nous avons assez de preuves que ce grand héros du vol, du stupre et du terrorisme a eu des accommodements avec « le ciel » : comme Cocteau avec l'Académie, il a flanché avec le pouvoir. J'avais déjà su, par mon ami Olivier Béard du Désert, qui avait été, un moment, au cabinet de Bokanowski, ministre de l'Industrie, que l'on avait longtemps donné de l'essence hors taxe à un ami que Genet avait alors et qui possédait une voiture : il n'est pas de petits profits. Au moins cela empêchait-il Genet de voler de l'essence. Edmonde

Charles-Roux nous a révélé dans « le Gai Pied », que Genet, à Marseille, la fréquentait assidûment et il était devenu le meilleur ami de son mari. Il ne nous restait qu'à surprendre le « voleur » en véritable collusion avec ce dont il était l'ennemi né : l'ordre social, représenté au plus haut niveau – par un ministre ou ancien ministre de l'Intérieur. Je n'aime pas ces louvoiements, ces reniements, de la part de quelqu'un qui a jeté le manche après la cognée. Je suppose que, s'il a accepté ou si peut-être on a quémanté pour lui le Grand Prix des Lettres, c'était sans doute par besoin du chèque qui y était attaché. Ce serait sa seule excuse. Sartre a été plus noble et plus conséquent lorsqu'il a refusé le prix Nobel.

Dans le numéro du même « Gai Pied » qui avait tant exalté Genet et qui était décidément voué à célébrer les fausses gloires – une autre que l'on ressuscite aujourd'hui parce que, dans un livre posthume, il a vanté les délices de s'être fait sodomiser (« enclouer ») à quatre-vingts ans, le triste et ridicule Jouhandeau avec son Élise – était le compte rendu d'un livre sur Sade, publié par une femme chez l'ami Pauvert. On y prêtait à l'éditeur une bouffonnerie digne de celles dont on accouche sur Jouhandeau et sur Genet : « Sade est le plus grand écrivain français ! » Je suis effaré par l'aberration des bons esprits qui perdent toute mesure dès qu'il s'agit de marginaux ayant cultivé l'érotisme. Sade a nourri ma jeunesse par la sensualité, tout en m'assommant par son verbiage philosophico-politico-antireligieux.

Dans la vente de ma « Bibliothèque singulière », le 31 janvier 77, il y avait plusieurs exemplaires d'époque de *Juliette* et de *Justine*, reliés en maroquin rouge et dorés sur tranches, avec toutes leurs illustrations. Il y avait aussi le plus précieux trésor de Sade, hormis le manuscrit des *Cent vingt journées de Sodome*, Propriété de Natalie Perrone, fille du vicomte et de la vicomtesse de Noailles, de qui elle l'a hérité. Ce trésor, que m'avait procuré le grand libraire Pierre Bérès et qui était la fleur de ma collection érotique, c'étaient douze dessins originaux de Juliette avec les minutieuses annotations de Sade, en regard de chacune, à l'intention de son illustrateur Bornez. Ces merveilles furent acquises par le père de l'impératrice d'Iran, qui voulait en faire cadeau à sa fille la shabanou – un cadeau filial à l'iranienne. Sade, en effet, corrigeait, par ses notes, le dessin primitif qui lui avait été soumis secrètement, caché sous du linge, dans sa prison de Vincennes, et qu'il renvoyait de la même façon. Il disait, par exemple : « Au milieu du cabinet, quatre filles nues sont couchées à terre et entrelacées, de manière à ce qu'elles n'offrent que leurs fesses. » (« Le plus grand écrivain français » aurait dû dire : « de manière que ».) « Le valet branle d'une main son maître sur ce groupe et, ayant à l'autre main une jolie urne à l'antique, il répand de l'huile bouillante sur les huit fesses qui sont à terre. Le maître décharge sur ces fesses. Faites voir son sperme couler. » Vis-à-vis d'un autre dessin : « Rendez donc plus beau le Cu de la figure A. » Onzième image : « Le lieu de la scène est ici un jardin. Sous une feuillée très épaisse, se voit l'intérieur d'une chaumière. Un homme de quarante ans y encule une pauvre du même âge. Il tient sous chacun de ses pieds un enfant et l'écrase en foutant cette mère. Sur les deux épaules de la pauvre, est une très jolie petite fille de quatorze ans qui montre son derrière au fouteur, lequel est habillé et a le cordon bleu. Juliette, âgée de dix-sept ans, offre à manier son derrière au paillard et maintient la vieille. Juliette est pittoresquement vêtue ; on ne voit que son derrière, qui doit être fort beau. Une lampe brûle au plafond de la chaumière. » Encore une : « La scène se passe dans un cabinet rond, rempli de glaces. Au milieu est un piédestal rond haut d'un pied. C'est dessus qu'est placée Juliette... Ses pieds sont attachés à des anneaux et ses mains liées au plafond. Elle est ceinte d'une guirlande d'épines qui lui pressent la tête. Un homme de quarante ans, nu de la tête en bas, un gilet de satin couvre son buste. Cet homme, dis-je, fouette Juliette. Un grand jeune homme est presque nu et doit montrer un gros vit très bandant. Juliette se tourne négligemment, afin de faire voir sa belle tête en larmes. Il y a de la fureur dans l'homme qui fustige et dont les bras sont nus. La guirlande ne doit point porter sur les fesses. » La minutie de ces détails est effarante ; mais je pense qu'ils feront aussi les délices du couple Robbe-Grillet, dont la femme, à « Apostrophes », présenta, sous un pseudonyme et avec un masque, un livre où l'on s'excitait en écrasant des œufs sur un homme. L'huile bouillante doit revigorer davantage. Quand Bernard Pivot me demanda ce que je pensais des trouvailles de la dame, je répondis que cela me paraissait témoigner une sexualité fatiguée et la dame me lança un regard foudroyant. Les extraits ci-dessus du « divin marquis » prouvent une

imagination malade, exaspérée par le séjour en prison, comme le pénitencier pour Genet. Sade passait son temps à se faire livrer par sa femme des étuis dont il lui décrivait les mesures, et qui étaient destinés à lui servir de godemichés, — elle lui avouait dans une de ses lettres qu'elle était confuse des sourires que provoquaient ses commandes et elle lui est restée fidèle jusqu'au bout ! Bref, érotisme à part, son œuvre est aussi illisible que puérile.

Dans le sillage de Sade et accessoirement de Genet, ma passion de la vérité m'oblige, au cours de ce chapitre sur l'homosexualité, à reparler des collections érotiques qui me restent. J'ai une valise et un fond de placard remplis de photographies, données par des amis pédérastes ou acquises le long de mon existence jusqu'à ce que j'eusse connu Alain-Philippe, et je l'ai chargé de transmettre tout cela, y compris mes livres érotiques modernes (je n'ai vendu que les anciens), soit à l'Institut Kinsey en Amérique, toujours preneur de ce genre d'héritage, soit, plutôt, en France, à la Fondation des homosexualités, que Christian de Leusse voulait créer à Marseille et dont je n'ai plus eu de nouvelles. À ces images, plus ou moins artistiques, s'ajouteront les si nombreux dessins que j'avais fait faire par le regretté Gaston Goor – des centaines ! Montherlant, à qui j'en avais montré quelques-uns, mais qui était rebelle à tout érotisme, convenait que c'était le seul illustrateur capable d'exécuter de véritables dessins de jeunes garçons, la plupart des artistes représentant des jeunes gens. Goor avait illustré l'un de ses ouvrages, *l'Étoile du soir*, publié à petit nombre chez le libraire Lefebvre. Il avait illustré également une édition de luxe des *Amitiés particulières* chez Vigneau et, à la demande de Bernard de Fallois, il dessina ensuite la couverture, dans le Livre de poche, de ce roman et de *l'Oracle*. Les quelque quatre-vingt-dix dessins en couleurs qu'il a consacré au seul épisode de l'éphèbe de Pergame, dans le *Satiricon*, sont un chef-d'œuvre de l'illustration pédérastique qui ne sera jamais dépassé. Je rêve de le voir éditer de mon vivant, mais je ne sais si j'aurai cette satisfaction, qui sera possible dans l'an 2000... ou 3000. Les amateurs en seront émerveillés. Pourtant les Global Academic Publishers, éditeurs hollandais du livre de Brongersma, *Loving boys*, m'ont écrit qu'ils souhaiteraient publier un tel ouvrage, et j'attends leur visite... depuis deux ans. Je doute fort qu'ils jugent la chose possible, non seulement à cause de l'ultra-érotisme, mais des dépenses que nécessiterait une reproduction adéquate. Il y a ainsi des trésors destinés à rester longtemps enfouis, « bien loin des piques et des sondes ». D'ailleurs, je ne consentirais qu'à une édition aussi belle que les dessins.

En cherchant des papiers pour le livre présent, j'ai retrouvé une longue lettre du 19 mars 72 que Goor m'avait écrite et où il me rappelait les aventures de sa vie à l'occasion d'un projet qu'avait eu Régine Desforges – il me les avait racontées lorsque nous nous étions connus, vers l'année 50, mais je les avais oubliées. Je rapporte ces détails puisqu'il n'existe aucune biographie de lui et que ses œuvres intéressent maints amateurs.

Il était né le 26 octobre 1902 et, sans avoir passé son premier baccalauréat, entra à l'École des Beaux-Arts de Nancy, vint à Paris en 1925, où il connut Jean Lurçat, Matisse, Picasso, qui n'apprécièrent qu'à un certain point sa fidélité à l'idéal classique. Jean-Louis Vaudoyer et André Salmon lui conseillèrent de devenir illustrateur. Ses dessins enthousiasmèrent Léon Daudet et il devint plus ou moins le peintre de « l'Action française ». Son père le présenta à Lyautey pendant l'Exposition coloniale et Goor, sachant les goûts du maréchal, lui apporta, rue Bonaparte, un dessin représentant des coureurs nus. Lyautey l'invita à prendre le café, l'entraîna dans sa bibliothèque et lui dit en contemplant le dessin : « C'est merveilleux. Où trouvez-vous vos modèles ? — Dans ma tête, Monsieur le maréchal. — Dans votre tête ! Pourrait-on aller y faire un tour ? » Bien que réformé, il s'engagea à la déclaration de guerre et fut affecté au 501^e de chars d'assaut à Tours, resta prisonnier trois semaines, alla s'établir à Hyères, où il avait déjà séjourné et où l'on mourait de faim, sans qu'il y eût même les ressources du marché noir. Une commande l'envoya en Savoie, non loin de Genève. Il fit des fresques gigantesques dans une église, avec beaucoup d'anges évocateurs, et le tout fut badigeonné par un nouveau curé. Emprisonné à Annecy pour avoir fait passer des juifs en Suisse, il expédia en Allemagne comme travailleur volontaire, fut nommé par Goebbels décorateur théâtral, connu à Vienne Baldur von Schirach, en disgrâce pour pédérastie et qui, naturellement, goûta fort ses dessins. Il faillit périr dans les bombardements de Dresde, fit un court intermède à Sigmaringen et finit par regagner la France, où il fut accueilli comme

s'il revenait d'un camp de la mort. Après un séjour à Cannes, il partit en 1950 pour Londres et c'est à son retour que nous nous liâmes. À partir de ce moment-là, il travailla presque constamment pour moi et il me dit, à la fin de sa lettre, que j'avais « changé pour lui les Erinnyes en Euménides ». C'est le seul mécénat que j'aie exercé, mais j'en suis fier.

Outre ses dessins, Goor a peint chez moi huit panneaux de portes en trompe-l'œil, admirés de tous mes visiteurs : deux au revers de l'entrée représentent deux termes adolescents, l'Ave (« Salut ! ») de qui arrive, et le *Salve* (« Bonne santé ! ») de qui s'en va ; les deux vantaux de la porte qui sépare ma chambre de ma salle à manger reproduisent le banquet de Trimalcion, Alain-Philippe couronné de laurier, debout derrière moi ; la porte de ma cuisine, de petits cuisiniers les fesses nues ; la porte de ma salle de bains, de jeunes garçons qui se baignent dans une piscine et l'un d'eux a le profil d'Alain-Philippe ; deux portes de placard reproduisent, au milieu d'un décor antique, les couvertures de mes livres en trompe-l'œil, rangés sur les marches d'un large escalier. Depuis que Goor n'est plus là, les couvertures ont été continuées d'abord par un professeur de dessin, Serge Filleul, ensuite par Gilbert Garnon, illustrateur de *Quelques images pour la Jeunesse d'Alexandre* inspirées des passages érotiques de ce livre où ils abondent et qu'il a merveilleusement interprétés. J'ai également de Goor plusieurs tableaux et dessins encadrés, parce qu'ils sont montrables. Dans ma vente, j'avais placé un *Éros callipyge*, que je ne pouvais accrocher nulle part.

Ces représentations de l'acte d'amour accompli dans l'état primitif d'innocence, sont réconfortantes, à une époque qui s'est trouvée placée brusquement sous le signe infernal du sida. Elles font honneur à l'être humain, elles nous conservent la joie de vivre, elles nous montrent les paradis charnels où nos espoirs peuvent continuer d'habiter.

Il faut signaler une recrue à retardement pour le non conformisme en amour : Jean-Edern Hallier, qui a affirmé au « Gai Pied » : « Je redécouvre l'homosexualité à cinquante ans. » C'est sous-entendre qu'il l'a pratiquée dans sa jeunesse, comme tout le monde. Mais, en même temps que cette profession d'une foi nouvelle, il a publié, dans le numéro de « Photo » de septembre 87, consacré aux « Séducteurs et Séductrices », plusieurs images de ses conquêtes féminines dont on lui envierait quelques-unes. Pour ma part, je m'étais contenté d'y présenter mes plus belles amies : Inès Reille, Chantal d'Amas, Isabelle de Bragance, Dominique Delpierre, Mirèse de Gunzburg, Stéphanie Leclair (fille d'un ancien administrateur de « Minute »).

Serge Gainsbourg, que j'ai rencontré un certain nombre de fois, ajoute, lui aussi, son grain de sel de farfelu à l'éternelle question du troisième sexe. Je n'aime ni son langage ni son apparence, soigneusement entretenue, de clochard de luxe, ni certaines de ses outrances, ni ses insultes gratuites à tout ce que les gens respectent. C'est d'un mauvais goût intégral. Mais, étant homme de liberté, je ne saurais condamner aucune de ces manifestations en elles-mêmes, même si j'en réprovoque la forme. Et je savoure une de ses phrases dans la revue homosexuelle « G. I. » d'octobre 85, phrase de nature à troubler les consciences orthodoxes : « Celui qui ne s'est jamais fait enfiler par un mec, ne sait pas baiser une gonzesse. » De tels mots, sont l'équivalent d'une bombe.

Pour parler d'un écrivain qui n'use pas de ce style, je dirai que l'académicien Julien Green montrait depuis longtemps, au sujet de l'homosexualité, le bout de l'oreille. Un de ses anciens très intimes, Robert de Saint-Jean, et qui le fut également de François Mauriac, a quitté dernièrement ce monde. Le dernier catalogue du libraire Gérard Oberlé, à Monsigny-sur-Canne (Nièvre) proposait deux ouvrages du défunt académicien Prix Nobel, dont les dédicaces audit Saint-Jean sont des demi-aveux : lune d'elles, sur le *Désert de l'amour* (1925), contient cette « parole énigmatique » : « Les nuits de Saint-Jean sont les plus courtes. » « Depuis 1925, l'énigme paraît résolue », ajoute le libraire. Il veut dire qu'elle l'a été par moi en 1964, en jetant une lumière sur les mœurs de Mauriac. L'autre livre, également de 1925, *Orages* (« édition originale très rare, tirée seulement à 200 exemplaires, tous hors commerce ») : « À Robert de Saint-Jean, qui attire l'orage ! (bien qu'il soit paisible et frais. Mais les orages suivent toujours les rivières et les vallées) Son ami... ». Voilà donc un « désert », où « les nuits » ne sont jamais assez longues, quand on est avec Robert de Saint-Jean, et des « orages » qui « suivent » on ne sait quelle « rivière » et on ne sait quelle

« vallée ». Pour clore ce sujet, j'ajoute que je connais quelqu'un qui possède les lettres brûlantes écrites par le même Mauriac à François Le Grix, ancien directeur de « la Revue hebdomadaire ». J'avais fait allusion à ce personnage dans ma fameuse *Lettre ouverte* sans le nommer (il vivait encore) et sans préciser le titre de sa revue. C'est lui qui avait, « au-dessus de son lit », un portrait de Mauriac peint dans « ses belles années, ... la poitrine nue jusqu'au nombril ». Les lettres en question sont évidemment autre chose que ses lettres d'amour à Cocteau, dont je parlais aussi et qui ont eu plus de notoriété, à cause de celle du destinataire. Fermons le ban (le banc des accusés).

Mais il y a mieux : « le Figaro » de juillet 88, dans une grande interview, demande tout à trac à Julien Green s'il se sent à son aise « dans son homosexualité ». Il a d'ailleurs répondu que oui. Quand je pense que, d'après ce que m'avait dit un de ses amis, il n'était pas sorti de dix jours après la discrète allusion que j'avais faite à ses goûts dans *Des Français* en 1970 ! Dix-huit ans sont passés, il est majeur.

Certes, l'exemple de Julien Green peut décider quelqu'un de ses rares disciples ou un académicien de province à « franchir le pas » : en cela, il fait œuvre utile, si peu que ce soit. De Même, les écrivains qui honorent l'homosexualité par leur talent et qui ont toujours été homosexuels ou bisexuels, Gabriel Matzneff, Yves Navarre, Renaud Camus, Hugo Marsan..., confortent-ils ceux de leurs lecteurs qui ont ce goût ou ce double goût. Mais il en est un, Dominique Fernandez, dont la qualité, « au milieu du chemin de la vie », en le ralliant à la cause homosexuelle, alors qu'il était titulaire d'un brillant mariage et père de famille, apporte à cette cause un concours, un éclat et un relief inattendus. Après des débuts hésitants, notre amitié, préparée par notre amour commun de l'Italie et de la Sicile, s'est formée dans deux cocktails littéraires où nous nous sommes rencontrés : l'un, sous les auspices de Michel Elkann, agent de Mondadori à Paris, pour « les 80 ans de Moravia » (mon contemporain) et l'autre, récemment, sous ceux de Jérôme Garcin, qui avait invité, à « l'Événement du jeudi » les auteurs-rédacteurs de son *Dictionnaire*. Le jeune et beau photographe Ferrante Ferranti, dont le nom semble sortir d'un livre de d'Annunzio et qui a illustré le dernier de Dominique, a fixé nos visages, conjointement à ceux de Marcel Schneider, de Philippe Sollers et de Laurent Despot. Je n'avais jamais été de fête avec tant d'écrivains sympathiques.

Un de mes correspondants, le docteur Kaszuk, m'a fait part d'une observation intéressante. « Au cours d'un voyage récent dans les parcs naturels de l'Est africain, il m'est arrivé de voir, dans le cratère de N'Goro N'Goro, un immense troupeau de zèbres. Deux d'entre eux, ostensiblement mâles, se tenaient à l'écart, tête-bêche. Ils se faisaient de petites agaceries et leurs monstrueuses érections témoignaient du plaisir qu'ils y prenaient. À portée de hennissement, il y avait bien là cinq cents femelles. Mais non, chacun préférait visiblement son ami. Comme il est peu probable que les équidés sauvages aient jamais été en pension chez les bons pères ou qu'ils aient subi la mauvaise influence des salons parisiens, ils m'ont laissé l'impression qu'il n'y a rien de plus naturel que les plaisirs contre-nature. »

Il y a des « zèbres » partout, même aux jardins du Vatican. J'en ai parlé avec une certaine discrétion dans les *Clés de saint Pierre*. Comme ma liberté ne cesse de croître, j'en ai montré infiniment davantage dans la *Soutane rouge*, en évoquant ce marquis de la « famille pontificale » qui avait pour amant un garde suisse. Vous allez voir que je n'ai rien inventé et que la réalité rejoint parfois la fiction. Un de mes amis m'a envoyé un extrait du journal « 24 heures » de Lausanne, du 22 octobre 1985, intitulé : « Un garde suisse hors la loi. » Celui-ci, Hugues de Wurstemberger, originaire d'une vieille famille suisse, a fait une exposition de photographies qui a provoqué un énorme scandale. En dissimulant son appareil, il a pu photographier la vie quotidienne de ses camarades au Vatican. L'un des clichés montre deux gardes suisses s'étreignant sur un lit : on y voit en gros plan le sourire de l'un d'eux, presque satanique. Un autre représente un garde suisse couché sur un divan à côté d'une sœur. Wurstemberger commente ainsi : « Dans cet univers presque entièrement masculin, les soldats connaissent la solitude, l'ennui et la nostalgie... Il leur arrive de nouer ingénument des sympathies avec quelque monsignore, jusqu'au jour où ce dernier proposera au très catholique garde suisse de faire ménage commun. » Mon correspondant ajoute qu'un M. de Wurstemberger, de cette même famille, propriétaire d'un très beau château près de

Montreux, avait eu une grave affaire de mœurs, il y a une dizaine d'années. Il avait pour rabatteur son valet de chambre et organisait des parties fines avec des jeunes gens. Parmi eux, se trouvait le fils mineur d'un boulanger. Le père n'avait pas lu le *Capitolo del Porno* (« Chapitre du Four ») de Mgr Giovanni della Casa. Il a dénoncé le châtelain, qui a moisie plusieurs années en prison. Il avait mangé son pain blanc le premier...

En 87 Jean-Paul II a publié une « Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la pastorale à l'égard des personnes homosexuelles ». L'Église ne veut pas nous laisser dormir en paix. Je me demande si cette obsession ne vient pas du fait que les papes se rendent compte que l'enseignement religieux est le séminaire de la pédérastie. Dans les chansons d'autrefois, « jésuite » rimait toujours avec « sodomite ». La lettre papale ressemble fort à un mea-culpa.

J'ai déjà parlé de mon ami de l'île Maurice, Gaëtan Duval, dont, par suite d'une coquille, le prénom était devenu Gaston. Il était alors ministre des Affaires étrangères. C'est mon plus grand ami noir. Depuis lors, il a été fait chevalier par la reine d'Angleterre, et est donc maintenant Sir Gaëtan Duval, avec le rang de vice-Premier ministre, qu'il a conservé jusqu'à cette année. Je l'ai revu au printemps dernier, où il était de passage à Paris, et où sa sœur, Ghislaine Henry, est maintenant ambassadeur de l'île Maurice. C'est un ami éprouvé de la France, il parle le français mieux que beaucoup de nos ministres. Il lui a offert un livre qui lui est consacré, sous le titre le *Droit à l'excès*, écrit en français, notre langue étant, avec l'anglais, l'une des deux langues de l'île, et où un journaliste local, Alain Gordon-Gentil, dialogue avec lui pendant cent cinquante pages. Je ne connaissais de Sir Gaëtan que le charme et la culture ; mais j'ignorais le rôle qu'il joue dans son île, depuis plus de trente ans, et je ne m'étonne pas que le prince Andrew lui ait dit qu'il était « une légende vivante ». Il a été marié et il a un fils, qui vient d'entrer dans la politique ; mais, ce qui m'intéressait, c'est ce qu'il m'avait dit : qu'il faisait l'aveu de son amour des garçons et que c'est moi qui lui avais donné ce courage. Je lis, en effet, page 130 : « Pensez-vous que votre bisexualité gêne vos proches ? — Pourrait-on arrêter d'utiliser ce mot bisexuel ? Il est d'une telle inélégance. Il semble faire croire qu'on peut avoir deux sexes. Ce serait trop beau ! » (Éclats de rire, puis long silence, et Sir Gaëtan enchaîne :) « Je préfère dire que j'aime les garçons. Je trouve cela plus élégant. » (Nouveau moment de silence. Il ajoute :) « Ce qui est beau n'a pas de sexe. » Parole qui rappelle celle de Cocteau : « Le sexe surnaturel de la beauté. » J'ai tenu à citer ce passage, car Gaëtan Duval est le premier homme politique de classe internationale à avoir fait un tel aveu. Dans la mesure où j'y suis pour quelque chose, j'en éprouve une certaine fierté. Gaëtan m'a fait observer que son aveu était d'autant plus méritoire qu'il est le chef d'un parti de droite (le Parti mauricien social-démocratique). Il a ajouté que ses adversaires n'avaient pas manqué de relever cette confession, mais en ajoutant qu'elle l'avait rendu encore plus populaire. Il me fait plaisir que cette ancienne île française, et qui s'appela île de France jusqu'à ce qu'elle eût été cédée à l'Angleterre en 1814 (la capitale est Port-Louis et je vois que l'adresse du parti de Gaëtan est « place Foch » dans cette ville), soit si libérale à l'égard des mœurs.

Le brave Baudry, au début de nos relations, quand il était encore professeur au lycée Claude-Bernard, fut mon complice pendant deux ou trois ans, pour me transcrire les graffitis obscènes des toilettes de son lycée. Je lui avais dit combien j'étais sensible à ces « concentrés » d'érotisme, infiniment plus qu'au délayage d'un Sade ou de tout autre pornographe. André Thérive m'avait raconté qu'Henri de Régnier, le cher Henri de Régnier de ma jeunesse et délicieux poète, délicieux romancier, raffolait aussi des graffitis obscènes et le priait de lui en recopier. Les grands esprits se rencontrent. Thérive était homosexuel, il s'intéressa trop, sous l'Occupation, aux jeunes officiers allemands, ce qui lui attira plus tard quelques ennuis ; mais Henri de Régnier était uniquement un homme à femmes. Son goût pour ces inscriptions montre donc que tout homme peut avoir une sensibilité pédérastique. À ma connaissance, il n'a fait allusion que dans la *Pécheresse* à des mœurs particulières, au sujet du chevalier de Maumoron, capitaine de galères, à qui l'on attribuait, dit-il, « des mœurs qui n'étaient pas conformes aux vues de la nature, bien qu'elles fussent assez communes ». Le chevalier jette « quelques regards inquiétants » au jeune Palamède d'Escandot, âgé de quatorze ans, qui navigue avec lui. Pour rendre hommage à Henri de Régnier, dans ce chapitre de l'homosexualité qui est le chapitre des mœurs, je

rapporterai ces vers de lui que je sais par cœur : « Et si parfois Cloris préfère d'autres jeux, — Elle est son propre amant et sa propre maîtresse, — Se contente elle-même et laisse faire aux dieux. » Cette scène de masturbation, sous une plume de l'Académie française, m'a toujours paru savoureuse. Je préférais naturellement ce style à celui de la *Chanson des gueux*, de Jean Richepin, autre académicien, où il y avait ces deux vers : « Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la pâmoison. — C'est ce qui m'a valu trente jours de prison. » Un prédécesseur de Genet, en somme.

L'ami Baudry m'envoyait donc, à peu près chaque semaine, tapés à la machine, les sept ou huit graffitis nouveaux qu'il avait relevés à Claude-Bernard. Pour mes plaisirs solitaires, c'était avant l'époque d'Alain-Philippe, je faisais mon régal de ces débordements d'érotisme. Du reste, avant, pendant et après la guerre, jusqu'à ce que ma physionomie eût été connue, je faisais la tournée des water-closets publics ou de ceux des grands magasins à la chasse de ces inscriptions. Je notais les plus belles et j'avais un carnet qui en était rempli. Vous vous doutez bien que l'austère Montherlant, si rigoureux dans ses principes pédérastiques, réprouvait absolument une telle curiosité.

Quand Baudry eut cessé d'être professeur pour se consacrer tout entier à la revue « Arcadie » qu'il avait fondée, il continua, plusieurs années, à m'envoyer des graffitis qu'il copiait, me disait-il, au cours de visites à son ancien lycée. J'étais lié avec un jeune homme charmant. Je lui demandai de me procurer les bienheureux graffitis de Claude-Bernard. Il m'en avait rapporté quelques-uns de Janson-de-Sailly ; mais je tombai des nues quand il me dit que, dans les toilettes de Claude-Bernard, il était absolument impossible de tracer une ligne : elles étaient hérissées d'un métal, que j'avais déjà remarqué dans certains lieux publics, invention diabolique faite pour décourager les graffitomanes. J'interrogeai Baudry : il m'avoua que cette transformation avait déjà eu lieu à la fin de son magistère, mais qu'un professeur de ses amis, aussi friand que moi de pareilles inscriptions, les relevait dans d'autres établissements et qu'il avait pu ainsi ne pas interrompre son service. Cela ne laissa pas de me faire perdre confiance, car le professeur pouvait s'amuser à fabriquer lui-même des graffitis obscènes, pour donner à Baudry le plaisir de me faire bander. Du reste, sur cette observation que ce dernier lui répéta, ledit professeur jeta le masque : il confessa que le plus souvent il avait tiré les graffitis de son imagination afin de ne pas me laisser en peine. Cette mystification dans le domaine de l'érotisme me semble assez divertissante, en même temps qu'instructive.

Un jeune Canadien français qui cultivait le piano et correspondit avec moi pendant quelques années avant d'entrer chez les jésuites, m'écrivit une dernière fois pour me demander si j'acceptais que, le jour où il apprendrait ma mort, il jouât à ma mémoire la *Messe en si mineur* de Bach. C'est une demande qui vous fait faire un sursaut, mais que vous ne pouvez qu'agréer en faveur de sa charmante naïveté. Ajouterai-je, à cette occasion, que lorsque j'écoute mon morceau de musique préféré, le *Boléro* de Ravel, je me dis parfois que c'est celui que j'aimerais pour mes obsèques ?... Ma téléphoniste Hélène m'a raconté que beaucoup de jeunes faisaient l'amour aux sons du *Boléro*, dont le crescendo a une allure érotique. J'ai été charmé de savoir cela, qui me rend cette musique encore plus chère.

Mais, pour moi, je ne concevrais pas de faire l'amour en musique, peut-être parce que je ne suis pas mélomane, non plus que dans les luxueux effluves du « Pot pourri » de Guerlain. Rien ne doit se mêler à cet acte, qui se suffit à lui-même, que toute sensation extérieure distrairait et qui puise ses forces dans le silence ou dans des mots dont on rougirait ailleurs.

Mon goût pour le *Boléro* de Ravel, à quoi je compare seulement l'exquis petit disque *Honey* de Goldsboro, qu'Alain-Philippe m'avait donné dans sa prime jeunesse, m'a intéressé à la lettre d'un de mes lecteurs de Pau qui, préparant une conférence sur Ravel, prenait « la liberté de me demander mon avis, hautement autorisé et perspicace, sur le célibat de ce compositeur ». Je me suis renseigné et je lui ai fait part de ce que j'ai pu apprendre, en le répétant ici pour mes autres lecteurs. En fait, je ne m'étais jamais posé la moindre question sur Maurice Ravel, dont j'ignorais tout, et que je n'avais jamais vu mentionner dans les listes, quelquefois tendancieuses, des « homosexuels célèbres ». La question de mon correspondant m'inclina aussitôt à penser que ma passion pour le *Boléro* s'expliquait peut-être par une complicité grecque inconsciente avec l'illustre musicien. J'ai interrogé à son

sujet mon vieil ami Henri Sauguet, que l'Institut a justement admis dans son sein comme le plus grand compositeur vivant. Il est aussi le dernier des hommes d'esprit de ce siècle, aucune question n'est faite pour l'étonner. Il me déclara que la vie privée de Ravel est restée un mystère impénétrable, ce qui me fit comprendre la question que l'on m'avait posée. Seule une violoniste qui jouait ses œuvres, fut plus ou moins de ses amies. On ne lui a connu davantage aucune amitié masculine suspecte. Toutefois, il fréquentait le « Grand Écart », club un peu hétéroclite créé sous les auspices de Cocteau, et on l'y voyait souvent en compagnie du docteur Robert Lemasle, fameux homosexuel, grand ami de Florence Gould, à propos de laquelle nous l'avons cité. C'est absolument tout ce que l'on peut dire et ce n'est certainement pas assez pour l'inscrire sur le palmarès de Sodome. Sauguet m'a relaté cependant une petite anecdote que je juge étrange : il se rencontra, dans sa jeunesse, à côté de Ravel devant une boîte de bouquiniste des quais. Il ne le connaissait encore que de vue. Sa main ayant frôlé par hasard celle de Ravel qui cherchait un livre, il lui dit respectueusement : « Pardon, maître. » Aussitôt, Ravel de s'éloigner sans répondre, terrorisé d'avoir été reconnu. Cette réaction me rappelle trop celle qu'avait Montherlant, lorsqu'un jeune homme l'abordait dans la rue.

Daniel Guérin était mon aîné de trois ans et toujours vert. Il est mort en avril 88 et, comme je n'ai jamais été lié avec lui, je le laisse, ainsi que Genet, dans ce chapitre, sans le transporter dans celui des nécrologies, déjà pléthorique, des amitiés défuntées. Je l'avais connu à « Arcadie ». C'est quelqu'un que je regrette de n'avoir pas fréquenté ; il est vrai que, si sa qualité de grand bourgeois me le rendait sympathique, ses opinions d'extrême gauche ne correspondaient pas aux miennes. De plus, je savais par Baudry qu'il hébergeait à l'occasion des déserteurs ou des aventuriers. J'avoue que j'aime mieux les gens restés fidèles à leur classe, sans que je dédaigne les autres. Il était apparenté aux Hachette ; sa mère était une Seligmann d'Eichtal, de cette famille de banquiers juifs et barons, dont l'un d'eux, Eugène, devenu protestant, fut président de la Compagnie du Midi, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et directeur de l'École libre des sciences politiques lorsque je m'y trouvais. C'était un petit homme très distingué, que l'on vénérât comme le dieu tutélaire de la maison. Du reste, le père de Daniel Guérin, qui avait épousé cette femme richissime, était un critique d'art anarchiste : Daniel avait de qui tenir. Ce qui suffirait à montrer sa qualité, en même temps que cela prouve un certain libéralisme chez François Mauriac, c'est qu'ils restèrent très amis et l'académicien lui avait presque fait l'aveu de ses goûts. Guérin a esquissé dans « le Gai Pied » quelques « Silhouettes » d'écrivains et j'ai aimé sa franchise à l'égard de certaines vedettes de l'homosexualité. Par exemple, il loue Bory de l'avoir « assumée tardivement », mais déplore qu'il en eût été « le clown ». Il dit de Genet : « On avait fait de lui l'incarnation de la « tante passive », alors que, depuis sa sortie de taule, il était devenu actif. » Il a vu Gide sur son lit de mort, « petit lit de fer pliant. Sa tête comme une trogne de momie asiatique. Les gens de lettres, de l'écurie Gallimard, ne prêtaient guère attention à ses pauvres restes, et papotaient entre eux ». Il a connu Jouhandeau « dans une maison de passe pour homosexuels : ce grand écrivain n'y cessait de déblatérer contre son épouse et de se faire prendre par de solides gaillards ». (Cette « maison de passe » avait pour tenancière la fameuse Madeleine, cité Véron, place Blanche. Je n'y ai jamais fréquenté, car elle ne procurait pas de mineurs.) Jouhandeau n'avait donc pas attendu d'avoir quatre-vingts ans pour se faire « enclouer », ce que je ne saurais lui reprocher ; mais il faut voiler la statue que cet aveu posthume lui a fait ériger par « Apostrophes ». Revenant à Mauriac, Daniel Guérin le remercie de l'amitié que celui-ci lui a gardée de 1923 à sa mort en 1970 : « Il lui arriva de me proposer une virée au Casino de Paris. Il dévora des yeux l'image d'un mien petit ami, d'abord en photo, ensuite de visu. Il souffrait le martyr d'avoir à se défendre contre le péché de la chair masculine. »

Pourrais-je, en finissant ce chapitre, ne pas avoir une pensée émue à l'égard des homosexuels victimes du sida ? Je songe d'abord naturellement aux écrivains. Dans un déjeuner du « Gai Pied », j'avais connu Jean-Paul Aron, quelques mois avant sa mort : j'avais admiré son alacrité d'esprit, son air de défier le destin. Puis ce fut le tour du cher Guy Hocquenghem, fauché en plein talent et en pleine jeunesse. Il avait fait paraître un extrait de mon *Voltaire* dans ce journal et réalisé une magnifique interview de moi dans « Paris-Match

». Un grand amour qu'il vivait aura adouci ses souffrances. Du reste, la seule panacée contre le sida, c'est l'amour. « Trois fois heureux et davantage — Ceux qu'unit un lien indissoluble — Et que l'amour, non brisé par de mauvaises querelles, — Ne détachera point avant leur dernier jour » (Horace, *Odes*, I, 13).